

connu de la matinée, je n'osais pas l'interroger.

Je préférerais m'adresser à Zélie, une de nos servantes, et dès que l'occasion s'offrit à moi de la questionner, je la saisis aux cheveux — pas la servante, non... l'occasion!

—Dis donc, Zélie, connais-tu dans le pays un jeune homme très aimable et très gentil?

—C'est un peu vague comme renseignements. Tous les jeunes gens d'ici sont très aimables et très gentils?

J'ouvris des yeux étonnés: la plupart des garçons que je rencontrais me paraissaient vilains avec leur mise de pay-sans et leurs visages bronzés par le soleil; mais comme Zélie avait vingt-cinq ans, elle devait mieux savoir que moi, et je lui fis un portrait détaillé de mon inconnu.

—Un jeune homme pas très grand, qui a des yeux noirs, des mains très blanches et très petites; il a l'air très doux.

—Il est brun?

—Oui.

—Avec une petite moustache plus claire?

—Oui.

—Cela pourrait bien être le fils à Monsieur Ménard.

—Le fils de l'ancien instituteur qui m'a appris à lire?

—Je crois que oui.

—Ah! J'ignorais que son fils habitât encore le pays... et que fait-il ici?

—Son père est mort il y a deux ans et, lui a pris une petite ferme qu'il a montée et agencée avec toutes sortes de choses, comme dans les livres... On dit même qu'il eût bien mieux fait de travailler la terre à la façon de tout le monde: les innovations ruinent généralement leurs partisans.

Je laissai Zélie retourner à la maison et m'étant assise sous une tonnelle de chèvre-feuille, je me mis à réfléchir à ce qu'elle venait de me dire.

A ce moment, ma mère passa près de là et m'aperçut.

—Toujours à ne rien faire, Suzanne; même le dimanche, on ne doit pas être inoccupée!... Accompane Zélie qui va

faire une commission au château.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et mettant rapidement un chapeau, je suivis la fille.

Tout en marchant, je lui parlai de mon aventure du matin. Depuis quelques heures, je ne pensais qu'à ça.

Soudain, au détour d'un chemin, je revis celui qui en avait été le héros.

Zélie éclata de rire.

—Eh bien, Suzanne; le voilà, monsieur Ménard!

—Oui, fis-je à mi-voix. Ne crie donc pas si haut! s'il entendait!...

Mais la servante, une fois partie, était difficile à arrêter.

—Bonjour, monsieur Jean, lui cria-t-elle, que faites-vous donc si près de la Roseraie? (La Roseraie était le nom de notre maison). Nous y avons une gentille colombe, continua-t-elle en me désignant de l'oeil; malheureusement, dame Dorbat la tient cachée par crainte des audacieux.

Ma mère n'avait pas besoin d'être là pour me tenir cachée. Dès les premiers mots de Zélie, je m'étais dissimulée derrière elle. Ce que voyant, elle reprit avec une audace incroyable:

—Bon, voilà que Suzanne a peur de vous à présent, et quand vous n'êtes pas là, elle ne cesse de parler de vous!

Je pris mon courage à deux mains et me montrant enfin, je protestai contre ces paroles.

—Il ne faut pas la croire, monsieur; Zélie aime à taquiner les gens...

—Au contraire, mademoiselle, répondit Léon Ménard avec un long regard à mon adresse, je serais trop heureux si vraiment vous daigniez vous occuper de moi.

Je baissai les yeux, à nouveau intimidée.

—Nous allons au château, monsieur Jean; nous accompagnez-vous? demanda Zélie.

—Volontiers, dit celui-ci.

Je m'arrêtai.

—Non, Zélie; maman serait en colère, si elle savait que nous étions en compagnie.

—Bah! elle ne le saura pas; ce n'est